

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—S.
MONTREAL.

SOMMAIRE — Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Nouvelle: RECIT D'UN VIEUX PAYSAN (suite); Poésie: LES SAISONS, par Théodore de Banville; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recette familiale; L'esprit de tout le monde; Musique: CHARMANTE GABRIELLE.

ABONNEMENTS:
Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



...Heureux dans leur amour, malgré leur misère. (Page 66, col. 1.)

La Forêt de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

CHAPITRE X

Etranges confidences.

Lâché seul dans l'immense salle souterraine qui lui servait de prison, le jeune Henri de Souvré, malgré

l'énergie morale dont il était doué, demeura longtemps abîmé dans une sorte de prostration.

Assis sur un escabeau de bois, le front plongé dans ses deux mains dont les doigts se crispaient dans sa chevelure, il était livré à une sorte d'effarement qui provenait de la rapidité et de l'inattendu des scènes terribles auxquelles il venait d'assister.

Il était comme terrassé par la mort foudroyante de son ami et par le sentiment de son impuissance en présence des sentiments de haine et des menaces formulées, devant lui, par le jeune homme masqué contre

sa jeune fiancée, sa belle et adorée Marguerite ! Ce qui augmentait l'affreuse anxiété qui l'étreignait, c'est qu'il songeait aux dangers que courait la pauvre enfant.

Et il ne pouvait rien, rien pour la sauver !

Cependant la vaillance naturelle de son tempérament reprit bientôt le dessus.

Il secoua la torpeur qui l'oppressait et se dressa dans un mouvement de réaction contre son désespoir.

Il secoua la tête, passa les mains sur son front et sur ses yeux, comme pour chasser les dernières étreintes du trouble qui l'avait d'abord envahi.

—Eh quoi ! fit-il comme s'il s'éveillait d'un mauvais rêve, est-il possible qu'un homme de cœur se laisse aller à un tel anéantissement ! Je me croyais prêt contre toute éventualité, et voilà que je faiblis ! Ah ! je le sens, c'est la pensée de Marguerite qui m'a rendu ainsi faible devant le péril ! c'est pour elle que j'ai été frappé d'épouvante... Mais c'est pour elle qu'il me faut faire appel à tout mon courage et à toute mon énergie. Je suis aux mains de gens implacables et puissants. Luttons ! La partie est à la hauteur de mon audace, de mon sang froid, et le gain sera la main de ma chère Marguerite. Je suis ici enseveli sous des voûtes profondes ; mais l'amour, comme la foi, peut transporter des montagnes !

Raffermissant par cette résolution, Henri de Souvré regarda sa situation en face, et tint conseil avec lui-même.

Et d'abord, quel serait sa conduite à l'égard de ses ennemis ?

Le jeune homme était une nature loyale et droite.

Mais à cette époque les gentilshommes avaient des idées particulières sur le point d'honneur.

Vis-à-vis d'adversaires de leur monde, la conscience leur imposait des devoirs, et ils ne devaient combattre qu'avec des armes courtoises et des moyens qui leur laissassent l'estime d'eux-mêmes ; nous parlons des vrais gentilshommes, car beaucoup de nobles ne se privaient pas, pour arriver aux honneurs ou à la richesse, de se couvrir de tous les crimes et d'avoir recours à toutes les infamies.

Mais Henri de Souvré était un véritable gentilhomme dans une acception restreinte aux mœurs et aux idées de l'époque.

—Il s'agit ici, sans nul doute, se dit le jeune amant de Marguerite, de vulgaires bandits, manants, pillards et assassins, contre qui tout est permis. Par la ruse aussi bien que par la force, il faut que je sorte d'ici, que je m'arrache de leurs mains souillées de sang. Ces assassins ne sont que des cerfs révoltés contre leur seigneur aussi bien que contre le roi et la société. On ne traite avec eux pas plus qu'on ne traite avec les bêtes fauves. On ne s'engage qu'avec des égaux, et toute promesse arrachée par ces coureurs des bois est non avenue de plein droit.

Ainsi décidé à agir d'après ces principes, Henri de Souvré se mit à inspecter sa prison.

On avait oublié de lui enlever son poignard, et avec le manche, qui était d'acier, il sonda les murs autour de lui.

La pierre rendit partout un son mat ; aucune issue

autre que celle par où il avait été amené ne se révéla sous les appels de son arme.

L'unique porte, en cœur de chêne, de sa prison, renforcée obliquement de grosses pièces de bois et constellée d'énormes clous, paraissait inébranlable. Une fermeture compliquée enlevait de ce côté tout espoir d'évasion.

Cependant le jeune homme remarqua que dans ce souterrain creusé profondément, l'air lui arrivait frais et léger.

Il y avait donc une ouverture autre que celle de la porte.

Henri prit la torche qu'on lui avait laissée, et éleva autour de lui sa lueur rougeâtre et vacillante.

L'inclination de la flamme lui indiqua d'où venait l'air qui s'introduisait dans son cachot.

En effet, au-dessus de la porte régnait un imposte donnant sur des galeries extérieures.

Mais cette ouverture était protégée par une double grille de forts barreaux de fer entrecroisés. Ces barreaux étaient en outre hérissés de pointes.

Le jeune homme, à ce formidable aspect, eut un mouvement de rage causé par la déception.

Puis son front s'éclaircit.

—Bah ! se dit-il, il me faudra du temps ; mais avec de la patience, je briserai ces obstacles.

Il avait jeté les yeux sur la large lame de son poignard.

En ébréchant un des côtés sur les pierres de sa prison, il pouvait se confectionner une scie assez convenable.

Toutes ces réflexions, toutes ces constatations heureuses l'avaient un peu reconforté au moral ; il sentit le besoin de refaire ses forces physiques, et il se décida à faire honneur aux mets que son géôlier avait laissés à sa portée.

D'un panier assez bien fourni il tira un poulet froid, des fruits, un pain tendre, et une bouteille à laquelle la torche qui l'éclairait donnait des tons de rubis fort engageants.

—Tiens ! tiens ! murmura le jeune homme ; décidément mes ennemis font bien les choses à mon égard. Est-ce qu'ils voudraient me prendre par la... non par les douceurs.

Il se mit à dévorer ces savoureuses victuailles, avec la tranquillité d'un héros et avec un appétit de vingt ans.

Puis comme les émotions de cette fatale journée, une grande tension d'esprit, une longue marche à travers la forêt avaient brisé son corps, il s'étendit, en soldat, sur la couche un peu dure qui garnissait sa prison, et s'endormit d'un sommeil traversé de songes agités.

Naturellement l'image de Marguerite anima tous ces rêves incohérents. Il la vit, belle, aimante, adorée, dans ce salon de Bois-le-Vicomte où elle était entourée de tant d'hommages, mais où elle n'avait de regards et de sourires que pour son jeune fiancé.

Il avait senti sa petite main frémissante, il la regardait avec des regards passionnés, noyant son cœur dans les douces flammes de ses yeux, lorsqu'il s'éveilla tout à

coup, et, un moment, il put croire que son rêve était une réalité.

Une jeune femme d'une distinction rare, éblouissante de beauté, était là près de lui, le couvrant de son regard attendri, lui pressant tendrement la main et lui souriant d'un radieux sourire, étoilé de perles.

Le jeune prisonnier, mal éveillé de son rêve charmant, regardait avec étonnement cette ravissante apparition.

Si épris que soit un cœur de vingt ans, si préoccupé qu'il soit d'un autre amour, la vue d'une jolie femme est toujours agréable.

Et Henri montra, dans le premier sentiment qui l'envahit, tout le plaisir que lui faisait éprouver la vue de la belle inconnue.

—Où suis-je ? qui êtes-vous ? murmura le jeune homme avec une sorte de vavisement et croyant sans doute que pendant son sommeil il avait été transporté dans quelque palais enchanté, habité par une fée.

L'inconnue hésitait à parler.

Elle détournait la tête, comme pour cacher ses traits ; une ombre de tristesse s'était répandue sur son visage.

Avait-elle donc peur, en faisant entendre sa voix, de rompre le charme qui tenait émerveillé le jeune prisonnier ?

Un profond soupir monta enfin de sa poitrine.

—Qui je suis ? murmura-t-elle d'une voix singulièrement émue, oh ! pour vous, comme pour moi, vous ne l'apprendrez que trop tôt.

—Cette voix ! cette main ! s'écria Henri qui reçut comme un choc terrible et qui se recula soudain, arrachant brusquement ses doigts et comme avec horreur, de l'étreinte de la jeune femme.

—Vous voyez bien ! reprit l'inconnue d'un ton amer, mais sans paraître irritée du mouvement de répulsion qui venait d'agiter le comte de Souvré. Je vous fais peur, reprit-elle d'un accent plus sombre.

—Peur, non ; horreur.

La jeune femme, à cette riposte, qui la secoua étrangement, eut dans les yeux un éclair terrible.

—Le regard de la bohémienne ! le regard de l'homme masqué ! murmura Henri qui, malgré tout son courage, se sentit frissonner.

C'est que la situation était réellement saisissante. Seul, dans ce souterrain vaguement éclairé des lueurs sanglantes d'une torche de résine fumeuse, enfermé sous des voûtes qui avaient dû étouffer bien des cris, livré à une femme adorablement belle, mais implacable et sanguinaire et qui lui apparaissait comme l'ange du crime, se rappelant surtout la mort épouvantable de son ami, le marquis de Beaulieu, il devait s'attendre au plus terribles événements.

Ce qui étonnait pourtant le jeune homme, c'est que malgré la haine mêlée d'effroi que lui inspirait son ennemi, il se sentait envahi près d'elle d'un sentiment inconnu, difficile à analyser. Le mépris n'entraînait pas dans l'horreur qu'il éprouvait pour cette femme. Elle lui apparaissait comme un génie malfaisant, mais plein de puissance et de grandeur.

L'inconnue démêla sans doute ses diverses sensations dans son jeune interlocuteur, car son front parut

perdre un peu de sa sombre tristesse, et ses yeux adoucirent leurs regards.

Ah ! la vie n'est que fatalité, reprit-elle avec amertume après un silence farouche. Pourquoi aimez-vous tant cette Marguerite de Beaulieu ? vos rêves sont pleins de son image, et je vous ai entendu murmurer son nom pendant que vous dormiez.

—Je l'avoue, dit Henri, je l'aime parce qu'elle est belle, je l'adore parce qu'elle est bonne ! Je l'adore enfin parce qu'elle est pure !

—Enfant ! vous l'adorez parce que vous l'adorez ; l'amour ne raisonne pas ; il est aveugle.

—Avez-vous pourtant que, dans ce cas, mon cœur a été assez clairvoyant.

—Peut-être...

—Vous osez en douter ! s'écria Henri, scandalisé qu'on pût ne pas tomber en admiration devant son idole.

Mlle Marguerite de Beaulieu est de haute naissance, elle est très belle, elle a une âme droite et pure, elle vous aime ; je reconnais tout cela. Mais est-ce là tout ce que devait demander le comte de Souvré, élevé à l'école de cette fameuse comtesse qui a été mêlée à tant d'intrigues politiques et qui a eu, dans sa jeunesse, une si grande influence sur les événements qui ont agité le règne de Louis XIII ? Non, Mlle de Beaulieu n'a pas cet esprit d'entreprise, cette hauteur de vues, cette ambition, cette énergie nécessaires à la femme du comte de Souvré.

—Et sans doute, ricana le jeune homme, vous connaissez une femme qui, remplissant le programme que vous venez de détailler, remplacerait avantageusement ma chère et bien aimée Marguerite.

—Peut-être, répondit l'inconnue, sans faire attention à l'ironie renfermée dans les paroles d'Henri.

—Et cette femme, poursuivit Henri avec le même persiflage, va sans doute m'offrir son illustre alliance. Elle va m'engager à renoncer à l'amour, au bonheur, à violer ma parole, me promettant les honneurs et la puissance, à moi le comte de Souvré qui suis pourtant un assez grand personnage et qui suis, par ma mère, assez bien en cour, ce me semble.

A cette sortie de son interlocuteur, l'inconnue eut un sourire de dédain.

—A moins qu'on m'offre une princesse du sang, continua de Souvré. Et même dans ce cas-là, et je doute qu'il se présente, je mettrais mon amour au-dessus de cette alliance illustre,

—Cet amour est devenu impossible !

—Que dites-vous ? s'écria Henri qui se dressa et qui pâlit affreusement.

—Je dis que Mlle de Beaulieu est à jamais perdue pour vous.

—Perdue ! exclama Henri.

—A jamais !

—Parce que vous espérez ou me tuer ou me retenir éternellement prisonnier, interrogea Henri que les paroles énigmatiques de l'inconnue faisaient étrangement souffrir.

—Vous serez libre, peut-être bientôt, cela dépend de certains événements. Quant à Mlle de Beaulieu, n'espérez plus la revoir.

—Un rapt ! un assassinat ! fit Henri avec un sentiment d'horreur et de désespoir.

—Mlle de Beaulieu vivra ; mais elle est morte pour vous.

Rassuré sur la vie de sa fiancée, Henri fit un geste éloquent qui voulait dire que, fût-elle au bout du monde, il irait la chercher ; se trouvât-elle au milieu de nombreux et implacables ravisseurs, il irait l'arracher de leurs mains.

CHAPITRE XI

Amours insensées ; haines terribles.

La jeune femme devina sans doute la pensée du comte de Souvré, car elle fronça le sourcil, son front s'assombrit, elle devint pâle.

Puis elle haussa les épaules, et son œil eut une expression de défi, et ses lèvres un sourire d'incrédulité.

—Je vous comprends, dit-elle après un moment de silence, vous espérez qu'un jour vous briserez vos fers, et qu'alors vous aurez assez de puissance pour reconquérir votre fiancée. Il faut que vous perdiez cette illusion ; il faut que vous sachiez bien à qui vous avez affaire. Pour des causes que vous connaîtrez plus tard, mon cœur n'était fait que de haine, mon esprit ne rêvait que vengeance. Depuis mes plus jeunes ans, j'ai été élevée dans l'exécration des bourreaux de ma famille, des bourreaux de mon pays. Vous apprendrez cette horrible histoire, qui a chassé du cœur de millions d'hommes tout sentiment humain pour ne leur laisser que la soif du sang.

—Eh bien ! je vous en fais l'aveu, sans honte et sans rougour au front, je ne sais pas la tactique des coquettes et je vais toujours droit au but. Du jour où je vous ai vu, un sentiment étrange, absolu, irrésistible s'est emparé de mon cœur. En vain j'ai lutté. On m'a dit que cet amour, car je vous aime. Henri, je vous aime follement, on m'a dit que cet amour est impie et qu'il me serait fatal. Des voix me criaient : Dieu t'a donné le rôle de l'ange exterminateur ! marche dans ta route sanglante. Les chemins fleuris des tendres affections ne sont pas faits pour toi. Mais le sentiment qui m'étreint est plus fort que tous les conseils, plus puissant que toutes mes résolutions de vengeance. Il me domine ; il m'obsède. Ah ! l'on a raison, cet amour me perdra, nous perdra tous deux peut-être.

Henri écoutait avec une sorte de curiosité froide, cette confidence passionnée.

Il en éprouvait pourtant un secret plaisir. Non pas que son amour-propre en fût flatté. Mais il se disait qu'on peut tout attendre d'une femme qui aime, et qu'avec de l'habileté, il pouvait obtenir de ce cœur épris son salut et sa liberté.

Cet espoir vint tout à coup se briser, lorsque l'inconnue reprit ses aveux.

—Dans l'état où je suis, reprit-elle, vous devez comprendre que Marguerite de Beaulieu est pour moi, non seulement un objet de haine, mais encore un obstacle que j'ai dû faire disparaître à jamais.

—Tout à l'heure j'ai surpris le sentiment d'espérance que vous conservez.

—Eh bien ! une fois pour toutes, apprenez ceci : c'est que vous ne reverrez jamais votre fiancée ; et que, la retrouvassiez-vous un jour, tout lien, tout amour entre vous serait brisé.

—Malheureuse ! que voulez-vous dire ? exclama Henri qui soupçonna d'horribles choses.

—Ah ! je comprends votre effroi. Vous nous croyez capables de tous les forfaits, et vous supposez que j'ai pu livrer cette jeune fille aux outrages d'un de mes hommes. Le viol, comme l'assassinat, se commet journellement dans la forêt de Bondy. Mais l'armée que je commande, car j'ai une armée, n'a rien de commun avec les bandits de ces bois. Je suis momentanément reine de la forêt, car les détresseurs de route nous ont laissé pour quelques jours le champ libre. Et depuis que nous occupons ces lieux redoutés, le voyageur peut les traverser sans crainte.

—Mais qui donc êtes-vous ?

—Vous saurez tout ; mais écoutez. Ainsi rassurez-vous, Marguerite sera respectée. Mais dans peu de jours, des vœux éternels la retrancheront de la terre.

—Des vœux imposés par la violence ! l'Eglise les brisera.

—Non.

—J'irai à Rome, s'il le faut, le roi qui m'aime est assez puissant pour obtenir du Saint-Père que celle que j'aime soit relevée de ses vœux.

—J'ai tout prévu. Sur le christ, hier, Mlle de Beaulieu, pour racheter votre vie et votre liberté, a juré de ne jamais consentir à rentrer dans le monde.

Henri eut un cri rauque de fureur et de désespoir. Il éprouva une immense douleur.

Ainsi désormais la jeune fille qu'il adorait était à jamais perdue pour lui. Il connaissait l'âme élevée, toute pétrie de droiture et d'honneur, de sa jeune fiancée. Sa parole une fois donnée, ses vœux prononcés, c'était pour toujours. Ah ! qu'elle avait dû souffrir pour renoncer ainsi au bonheur qu'ils avaient rêvé. Que de larmes, que de cris de désespoir ! Il n'avait fallu rien moins que le désir de le sauver pour lui faire accomplir cet acte d'héroïque abnégation, de sublime renoncement. Et lui-même, combien il souffrait en ce moment ! Ah ! c'est à cette heure où il la perdait, que Marguerite lui apparaissait avec tous les charmes exquis de sa personne et toutes les perfections de son esprit rare. Et c'était cette femme qui était cause de ce malheur, de ce désastre ! Et cette femme, ô cruelle ironie ! osait lui parler de son amour.

Abomination !

Henri, ainsi exalté par sa fureur et par son amour, eut un éclair d'inspiration.

Ses membres étaient libres de tout lien, il avait une arme, et son ennemie, son bourreau, était là, seule, sans défense.

D'un bond de tigre, il s'élança sur elle, le poignard levé.

L'inconnue avait lu la subite détermination d'Henri dans la flamme de son regard.

D'un léger mouvement de volte, elle évita le choc de son prisonnier, en même temps qu'elle poussait un cri particulier.

Deux hommes fondirent dans le cachot, se jetèrent sur le comte de Souvré, le désarmèrent et lui passèrent, aux poignets et aux jambes, des cordes solides.

Puis, ainsi ficelé, ils le portèrent sur le lit, dans l'angle du souterrain.

Sur un signe de l'inconnue, les deux hommes disparurent.

Henri rugissant, fou de rage, impuissant, eut un sanglot convulsif, et une larme brûlante vint au bord de sa paupière.

—Marguerite! Marguerite! cria-t-il avec une expression d'horrible désespoir.

Ce nom, cet appel qui disait tout l'immense amour qu'Henri éprouvait pour son amante, exaspérèrent la jalouse colère de l'inconnue.

Dans un mouvement de fureur, elle saisit le poignard que le comte de Souvré avait laissé tomber à terre, et elle se précipita vers le jeune homme, pour le frapper et se venger de ses dédains.

Henri, en voyant la pointe de l'arme dirigée vers sa poitrine, eut dans ses traits, dans ses regards l'expression d'un radieux bonheur.

—Je vais mourir, oh! merci! s'écria-t-il.

La femme jeta le poignard avec un geste de fureur, et sortit du cachot en proie à la plus violente agitation.

CHAPITRE XII

Les agents de la gabelle.

Le lecteur doit être impatient de connaître l'histoire et le nom de cet être mystérieux, de ce Protée changeant qu'il vient de voir tour à tour danser sur la place du Pont-Neuf, au son du tambour de basque, attaquer au milieu d'événements tragiques et sous un costume de cavalier, le marquis de Beaulieu et le tuer d'un coup de poignard; puis, femme passionnée, dévoiler hardiment son amour de tigresse au jeune comte de Souvré, qu'elle tient enfermé dans un souterrain, au milieu de la forêt de Bondy.

Pour faire comprendre la nature et le but de cette femme étrange, nous sommes obligé de remonter au moins d'une vingtaine d'années dans le passé, et de nous rendre pour quelques temps dans la plantureuse Normandie, qui, hélas! à l'époque où nous avons placé ce récit, était plongée dans la plus affreuse misère.

La guerre civile, la guerre étrangère, avaient épuisé les coffres de l'État, et Richelieu avait créé de nouveaux impôts qui pesaient lourdement sur le paysan taillable et corvéable à volonté et à merci.

Les soldats du fisc, les agents des fermiers de la gabelle avaient arraché littéralement au peuple sa dernière chemise et son dernier morceau de pain.

Les forêts étaient pleines de fugitifs, dépouillés de tout bien, menacés dans leur liberté et qui se faisaient brigands pour ne pas mourir de faim.

Les prisons regorgaient de malheureux, coupables de n'avoir pu satisfaire aux exigences implacables de l'impôt.

Pourtant, au milieu de ce désastre, il y avait encore une lieue de Rocon, un petit village où la rapacité du

fisc n'avait pas porté la ruine et la désolation, c'était Malounay, qui n'était alors qu'un hameau éparpillant ses chaumières sur les bords du Cailly qui traverse une jolie vallée.

A une portée de mousquet de la rivière, sur le penchant d'un coteau, s'élevait une petite ferme, ou mieux une grande chaumière, qui se distinguait de ses voisines par son étendue et par un pigeonnier flanquant une de ses ailes.

Le pigeonnier était de droit seigneurial. Et du reste, comme faisait le seigneur, le pigeon, vaur et pillard, vit sur le commun. Il perçoit, à coups de bec, la dime sur la terre du paysan. Il paraissait tout naturel aux nobles de se réserver, comme ils le faisaient pour le gibier, le droit de posséder des volailles si bien modelées à leur image.

Pourtant la petite ferme et le pigeonnier du village de Malounay n'étaient pas un fief seigneurial; le domaine était soumis, comme toutes les terres des paysans, à la taille et à la corvée.

Son propriétaire, Noël Gorin du Cantel, petit gentilhomme obscur, de très petite extraction, n'avait aucune prétention nobiliaire, et il signait souvent son nom d'un seul mot, sans séparer la particule *Du* des autres lettres.

En 1637, à l'époque où nous ramenons ce récit, il avait vingt-cinq ans.

Grand, bien découplé, d'une vigueur peu commune, il cultivait lui-même le petit champ qu'il possédait, conduisait d'une main ferme la charrue, tout en charmant son dur labeur par de joyeuses chansons qu'il composait lui-même; car il était poète à ses heures.

Sa femme, la Marie-Jeanne, jolie paysanne de vingt ans, fraîche et rose comme les pommes de son verger, svelte, distinguée malgré ses rudes travaux, soignait quelques vaches et cultivait un petit jardin, en attendant de prodiguer des soins plus tendres à un rejeton, dont sa taille arrondie laissait deviner la venue prochaine.

L'aisance, la jeunesse, l'amour, la gaîté étaient au logis.

Les soirs d'hiver, les paysans du hameau se réunissaient à la grande chaumière, chez Du Cantel, qui leur lisait quelque légende, de vieilles chroniques, leur chantait une pastorale ou un joyeux Noël qui les émerveillait.

Un jour, la terreur fondit tout à coup sur ce hameau jusqu'alors heureux et tranquille.

Richelieu venait d'établir la gabelle sur la Normandie, qui jusqu'alors en avait été exempte.

Or, les paysans avaient une peur superstitieuse de cette taxe inique.

L'impôt du sel, qui était exorbitant, avait une réglementation odieuse et terrible.

On était forcé, sous peine de mort, de se fournir de cette précieuse denrée aux magasins de la gabelle.

A la nouvelle de cette loi qu'ils considéraient comme un fléau, les paysans épouvantés quittèrent leurs chaumières et s'enfuirent dans les bois.

Les soldats et les agents du fisc envahirent la localité pour lever les taxes et faire des perquisitions.

Une pauvre femme, une vieille grand'mère, seul soutien d'un petit enfant que lui avait laissé sa fille, morte de misère, vivait dans une sorte de taudis délabré, composé d'une unique pièce nue et lésardée. Tout l'ameublement se composait d'un grabat sur de vieux bancs, d'une table disloquée, de deux escabeaux, d'un vieux saloir. Dans un angle, deux pierres formaient le foyer dont la fumée s'échappait par un trou percé à travers le toit.

Au moment où les agents envahissaient le village, la pauvre vieille préparait pour son enfant, son petit Pierre, une sorte de brouet noir, fait avec de la farine de sarrasin.

Le sel était cher ; il n'y avait pas un denier dans la cabane ; pour assaisonner son pot, la bonne femme ouvrit son saloir et y prit un peu de saumure.

C'était là un crime abominable ; le sel ne devait servir qu'à une seule opération, selon les impitoyables exigences de la gabelle.

Au moment où se commettait ce crime horrible, les soldats pénétrèrent chez elle, et la surprirent en flagrant délit de fraude.

Immédiatement saisie, garrottée, malgré ses cris, malgré les sanglots de l'enfant, on l'entraîne et on la pend à un arbre du chemin.

Ceci n'est pas du roman, c'est de l'histoire.

Puis on chassa à coups de plat de sabre le pauvre orphelin qui criait à fendre l'âme, et le feu fut mis à la cabane.

C'était navrant d'entendre le petit garçon qui s'était traîné vers l'arbre où on avait accroché son aïeule et qui, dans sa naïve ignorance, suppliait en pleurant :

—Grand'mère ! bonne grand'mère, descends de l'arbre ; j'ai peur !

Mais la pauvre vieille s'agitait dans les derniers spasmes de l'agonie, et elle ne pouvait entendre le pauvre petit abandonné.

Nous retrouverons plus tard cet enfant dans l'armée terrible des vengeurs.

Trois jours avant celui où ces malheurs se déchaînaient sur Malounay, la Marie-Jeanne, la belle paysanne de la grande chaumière, mettait au monde une fille adorablement constituée et qui parut une merveille !

Jean Thibault, le meunier dont le moulin battait joyeusement sur le Cailly, et Madeleine Ruppert, la femme du tabellion, tinrent sur les fonts baptismaux ce superbe enfant qui reçut naturellement les prénoms de Jeanne-Madeleine.

L'heureux père, le soir, à la fête de famille qui suivit la cérémonie religieuse, chanta de jolis couplets, improvisés pour la circonstance.

Ils étaient encore joyeusement à table, lorsque des rumeurs confuses montèrent du hameau et vinrent troubler les convives dans leur joie.

C'était la fatale nouvelle du terrible impôt qui, fléau redouté, s'abattait tout à coup sur la contrée.

A travers la fenêtre dont ils s'étaient rapprochés, Du Cantel et ses amis virent des gens fuir en hâte à travers les champs.

En même temps des flammes sinistres s'élevèrent sur divers points.

C'étaient des chaumières qui brûlaient. Les paysans emportant dans les bois ce qu'ils avaient de plus précieux, n'avaient voulu rien laisser au fisc qui ne devait trouver que des ruines et des cendres.

Les malheureux ne songèrent pas qu'en agissant ainsi ils aggravaient la position de ceux qui restaient.

Car cette loi avait cela d'inique que tout un village était solidaire de l'impôt ; si un paysan ne payait pas, ses voisins étaient forcés de payer pour lui.

Aussi Du Cantel, qui était un des rares habitants restés au village, vit un jour sa ferme envahie par une troupe brutale de soldats et d'agents, par ceux-là même qui venaient de pendre la bonne vieille grand'mère.

Du Cantel, en entendant les pas tumultueux des hommes du roi, s'était précipité vers le seuil de sa chaumière.

Une haie vive entourait l'habitation ; sur cette haie les lavandières avaient étendu au soleil le linge de la maison, que l'on avait lessivé la veille.

Les agents, avant d'entrer dans la ferme, enlevèrent le linge et le mirent en paquets.

—Que faites-vous donc ? s'écria du Cantel indigné, en s'adressant au chef de la troupe.

—Nous saisissons votre lessive.

—Mais pourquoi donc ? je ne dois rien au fisc.

—Personnellement, non, répondit l'agent ; mais pour vos concitoyens, vous êtes redevable d'une somme énorme.

—J'ai quelques économies.

—Qui ne suffiront pas à solder le déficit qu'éprouve le Trésor par la fuite de vos voisins.

—Mais...

—Pas de mais ; vous avez trois vaches, continua l'agent qui avait pénétré dans la principale pièce de la ferme et qui s'était installé, avec une sorte de secrétaire, à une grande table. Greffier, inscrivez trois vaches.

—Mais leur lait nourrit ma famille et elles labourent mon champ.

—Vous avez des provisions, reprit l'agent sans répondre aux plaintes de Du Cantel : cidre, blé, pommes, denrées diverses ; inscrivons cela, greffier.

—Mais, monsieur, c'est pour moi, pour ma pauvre femme malade, la famine, la misère.

—Votre mobilier est assez confortable, il nous indemnisera en partie des pertes que nous subissons. Allons ! fit-il en s'adressant à la troupe qu'il avait amenée, dépêchons-nous ; les charrettes sont là ; qu'on les charge.

Aussitôt ce fut un pillage général, un vol légal dans tout la petite ferme : meubles, animaux, ustensiles, linges, tout fut enlevé !

Les soldats qu'une longue route avait sans doute affaiblis roulèrent une barrique de cidre dans la cour et la défouèrent à coups de sabre. Puis ils s'emparèrent d'une part des provisions saisies et se mirent à manger joyeusement, tandis que des larmes de rage coulaient des yeux de Du Cantel.

Tout avait été enlevé !

Il ne restait plus, dans la chambre à coucher, que le lit

où reposait Marie-Jeanne qui n'était pas encore relevée de ses couches, un joli berceau dans lequel reposait, étrangère à tous ces bruits, ignorant tous ces malheurs, la charmante petite Jeanne dont on fêta la naissance.

Le chef des agents appela deux hommes et, désignant ces derniers meubles qu'on eût cru sacrés :

— Emportez toute cette literie, commanda-t-il. Une paillasse suffira au coucher de toute la famille.

En voyant les agents s'approcher du lit de sa femme, du berceau de son enfant pour exécuter ces ordres barbares, Du Cantel poussa un rugissement terrible.

Sautant sur un des fusils que les soldats avaient mis en faisceau, il l'arma, visa l'agent et fit feu, puis se servant de la crosse de son arme comme d'une massue, il abattit tout ce qui se trouva autour de lui.

Avant que les soldats, en train de festoyer dans la cour, soient revenus de leur surprise et volent au secours des agents, Du Cantel, qui s'est débarrassé des trois hommes qui l'entourent, ferme la porte de la chambre et la barricade avec le bois de lit et quelques meubles.

Puis, s'adressant à sa femme, tandis que les soldats heurtent violemment la porte :

— Marie-Jeanne, il te faut à cette heure un grand courage ; ramasse tes forces, prends notre enfant, et fuis. La fenêtre n'est pas gardée. La nuit tombe ; vous pourrez échapper ; je vais, en attendant, amuser quelque temps ces bandits. La forêt n'est pas loin ; dans une heure je vous rejoindrai.

— Mais si l'on te tue !...

— Ne crains rien ; ils ont bu ; la plupart sont ivres ; j'ai du courage, je suis fort. Il faut que je vive pour vous. Pars vite !

Marie-Jeanne, tout affaiblie qu'elle fût, trouva assez d'énergie et de force pour suivre les ordres de son mari.

Il s'agissait du reste de sauver son enfant. Elle connaissait la sauvage férocité des soldats du fisc qui auraient vengé, aussi bien sur une frêle créature que sur un homme, la mort de leurs camarades.

La pièce était au rez-de-chaussée, donnant sur une petite cour de derrière.

La jeune femme, chargée de son précieux fardeau, put s'esquiver à la faveur de la nuit et grâce à un pli de terrain qui se creusait depuis la chaumière jusqu'à un sentier qui menait au bois.

Pendant ce temps, les soldats assaillaient avec rage la porte derrière laquelle Du Cantel s'était retranché !

Celui-ci ne pouvait pas espérer pouvoir tenir longtemps contre une troupe assez nombreuse et bien armée.

Mais quelques minutes gagnées étaient pour lui le salut.

Au moment où la porte allait fléchir, le fermier mit le feu à l'amoncellement de meubles qu'il avait formé.

Et lorsque les panneaux brûlés volèrent en éclats, les soldats se trouvèrent en présence d'une fournaise.

Du Cantel avait disparu.

Quand les soldats, après avoir éteint l'incendie, purent pénétrer dans la pièce, ils n'y trouvèrent que les cadavres à demi carbonisés de leur chef et de deux agents.

La troupe se répandit aussitôt dans la campagne, fouillant les alentours en tous sens.

Des coups de feu retentirent à droite et à gauche, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée. Mais les soldats, tirant sans ordre et sans précaution, ne parvinrent à atteindre que d'innocents animaux effarés par ces bruits, ou qu'à se blesser eux-mêmes, en courant à travers les ombres de la nuit.

La rage de leur déconvenue se déversa le lendemain sur d'autres malheureuses victimes.

CHAPITRE XIII

Les fugitifs.

Si Marie-Jeanne avait consenti à fuir, laissant son mari exposé aux fureurs des soldats de la gabelle, c'était pour sauver son enfant.

Seule, elle fût restée auprès de celui qui en ce moment se dévouait pour elle, et elle fût morte à ses côtés, plutôt que de l'abandonner dans cette lutte suprême.

Mais le cœur de la mère imposait silence au cœur de l'épouse.

Marie-Jeanne connaissait du reste la force et la prudence de Du Cantel, elle avait confiance en lui et ne doutait pas de le voir venir les rejoindre bientôt, elle et sa fille, dans les bois qui avoisinaient alors Malou-nay.

Elle s'était emparée à la hâte de quelques hardes, avait jeté quelques provisions dans un panier, pris son enfant dans ses bras, et avait enjambé la fenêtre, soutenue par son mari qui, avant de la laisser partir, lui donna un long baiser et embrassa, le cœur serré, sa jolie petite Jeannette, tout en disant pour rassurer sa jeune femme éperdue :

— Ce n'est pas un baiser d'adieu, car je vais vous revoir.

Il eut la force de dévorer les larmes qu'amenait à ses yeux cette séparation provoquée par de si terribles circonstances, et la vaillante Marie-Jeanne, pour ne pas amollir son courage, lui cacha les poignantes appréhensions qui torturaient son âme.

Elle se glissa dans le pli de terrain qui formait, à partir de sa chaumière, une sorte de ravin à travers la campagne. Affaiblie par son état maladif, tourmentée de craintes cruelles, elle s'arrêta souvent dans sa route, tournant ses yeux éplorés vers sa demeure, hier si vivante et si paisible, aujourd'hui livrée à la rapine et à la férocité des agents du fisc. Dans cette maison, nid de ses amours, elle laissait, exposée au sort le plus affreux, la moitié d'elle-même, son doux et bon Noël qu'elle aimait tant, son Noël, toute sa vie, tout l'amour de son cœur, son appui, le soutien de son enfant.

Il lui arrivait des clameurs confuses qui la faisaient tressaillir et qui la remplissaient de terreur.

Pâle épuisée, essoufflée, fléchissant sous la fatigue et sous la douleur, elle s'assit au bord d'un sentier, apaisant contre son sein son enfant qui pleurait et essuyant la sueur qui coulait de son front et inondait son visage.

Elle était alors loin de sa maison ; aucun bruit distinct ne pouvait parvenir jusqu'à elle. Le silence régnait autour du lieu désert où elle se trouvait et l'ombre de la nuit lui voilait l'horizon.

Elle regarda autour d'elle, pour s'orienter, et alors elle vit une chose horrible qui la glaça d'épouvante.

Elle était assise sous un grand pommier, et le vent, qui avait fraîchi, en secouait les branches avec un bruit lugubre.

A une de ces branches était suspendue une forme humaine qui se balançait au souffle du soir.

Marie-Jeanne, les yeux fixes, ternes d'effroi, la bouche ouverte et aride de saisissement, regardait cet affreux spectacle qui lui coupait la parole et paralysait ses membres.

Elle allait fuir cependant, talonnée par la peur, lorsqu'elle entendit tout près d'elle un gémissement.

Une terreur plus grande encore l'étreignit, et elle faillit s'évanouir.

Dans son effroi superstitieux, elle crut entendre l'âme de la morte qui se plaignait.

Mais aux gémissements qu'elle avait entendus succédèrent des pleurs, et une voix, voix d'enfant, douce et dolente, murmurait :

—Grand'mère ! je veux grand'mère !... Mon Dieu !... j'ai faim.... j'ai peur.

A ces appels plaintifs, Marie-Jeanne se sentit tressaillir.

Elle comprit le drame terrible qui s'était accompli et que nos lecteurs connaissent.

Encore là, l'œuvre sauvage des agents du fisc.

Le cadavre suspendu au-dessus d'elle était celui de la pauvre vieille femme qui avait commis le crime (ce fait est historique) de se servir, dans sa détresse, d'un peu de saumure pour saler son pot, n'ayant pas d'argent pour aller s'approvisionner au grenier à sel de la ferme de la gabelle.

Son petit fils était demeuré là, toute la journée, au pied de l'arbre qui retenait là-haut le corps de la bonne vieille grand'mère.

La fugitive, à la vue de ce malheur, encore plus grand que n'était le sien, sentit son cœur se fondre de douleur et de pitié !

—Pauvre petit ! fit-elle avec des sanglots plein la voix. Viens ici, mon ami, dit-elle en s'adressant à l'enfant ; n'aie pas peur, viens.... Tu as faim ? Veux-tu du pain ?

—Oh ! j'ai bien faim ! soupira l'enfant qui s'approcha.

La jeune femme prit dans le panier qu'elle tenait au bras un gros morceau de pain et le tendit au jeune abandonné qui se jeta dessus et se mit à le dévorer.

—Viens, fit alors la jeune femme qui voulait abandonner ce lieu funèbre et soustraire l'enfant à la vue du cadavre de son aïeule ; nous ne pouvons passer ici la nuit.

—Mais bonne grand'mère ?

—Elle ne peut pas descendre de là-haut, il faut une échelle.

—Eh bien ! allons, viens en chercher une, dit le petit garçon qui saisit par la main sa jeune bienfaitrice.

—Comment t'appelles-tu, mon mignon ? demanda à l'enfant Mme Du Cantel.

—Pierre.

—Pierre ?

—Oui, Pierre Thibault.

—Et ton père ?

—Je sais pas.

—Et ta petite mère ?

—Elle dort, là-bas, au cimetière. Tous les dimanches nous allons lui porter avec grand'mère des fleurs que je cueillais dans les champs.

Le petit garçon que Mme Du Cantel avait trouvé sous l'arbre funèbre pouvait avoir trois ou quatre ans. Fort pour son âge, c'était un vigoureux petit gars, aux membres bien dessinés. Il avait de grands yeux doux et intelligents. Son front, un peu pâle, était ombragé d'une abondante chevelure blonde, naturellement bouclée, où sa bonne grand'mère aimait à plonger ses vieilles mains caressantes.

Les fugitifs avaient repris la direction des bois.

—Nous n'allons pas chez nous ? demanda le petit Pierre.

—Non, nous y trouverions peut-être les soldats qui ont fait du mal à ta grand'mère ; car ils lui ont fait bien du mal.

—Oui, ils l'ont battue ; puis ils l'ont mise dans l'arbre.

—Et s'ils nous rencontraient, ils nous tueraient.

On atteignit la forêt.

Mme Du Cantel connaissait dans un endroit écarté un petit bâtiment en ruines qui avait autrefois servi de rendez-vous de chasse. Les salles écroulées étaient inhabitables, mais les caveaux, encore intacts, pouvaient offrir un abri.

Elle y pénétra avec les deux enfants. La partie souterraine du bâtiment présentait deux compartiments assez spacieux, formant, en quelque sorte, deux pièces fort habitables et assez saines.

L'une dans le fond, tout à fait à l'abri des intempéries de l'air, pouvait servir de chambre à coucher.

Le sol était couvert, dans une de ses parties, d'une épaisse couche de feuilles sèches. Sans doute quelque malheureux les avait rassemblées là et y avait formé un lit.

La première pièce elle-même contenait quelques meubles effondrés, provenant probablement des chambres supérieures.

La jeune femme, après avoir allaité sa fille, la déposa sur cette couche moelleuse.

—Tu vas veiller auprès de la petite, fit-elle au petit garçon. Moi je vais te chercher un ami, un soutien, un papa.

—Et bonne grand-mère ?

—J'irai auprès d'elle aussi ; sois bien sage ; veille bien sur l'enfant ; elle sera ta petite aœur, dis, veux-tu ?

—Un papa ! une petite sœur ! oh ! je serai bien content, et vous, voulez-vous être ma petite maman ?

—Oui, mignon, répondit la jeune femme qui embrassa le petit garçon et eut une larme d'attendrissement.

Puis elle se hâta de sortir pour aller au bord de la forêt, au-devant de son infortuné mari qu'elle savait en ce moment exposé à tous les dangers.

— La suite au prochain numéro. —

RÉCIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

« Sans rien dire, elle resta sous son toit. C'est la place régulière d'une femme. Quand le maître parlait, c'était sans réponse. — Un bout de temps après, la maîtresse aidée de la Péraude [la sage-femme, comme chacun sait] mit au monde une fille. La Péraude alla vers maître Javeau qui était dans la grange ; elle dit :

« C'est une fille. »

« Il haussa les épaules, sans bouger, c'était un gars qu'il voulait, cet homme. Tout de même, il alla pour la regarder. Elle était si petite ! quasiment rien ! Le maître haussa encore les épaules et dit tout haut :

« Elle n'a pas seulement de force ! »

« Et il alla vers le pas de la porte sans rien dire. On voyait bien qu'il n'était pas content. Mal commode à amignonner, cet homme-là était dur. La pauvre maîtresse en eut le cœur touché, elle avait fait de son mieux, cette femme ! on la vit même pleurer malgré sa faiblesse. Elle lui avait coûté une grande peine, c'était sa naissance, et voilà que le maître ne disait pas seulement merci.

« Elle resta donc toute blanche et tranquille sur le haut du lit de paille de seigle et de plumes. La Péraude, qui a bon cœur, lui porta sa petite ; elle la bigea sans rien dire, contente quand même, bien que la petite n'eût pas de force. Les femmes sont toutes pareilles ! Nous autres nous préférons les gars ; ça mange gros, oui, mais ça travaille dur. Et puis, un homme c'est supérieur parce que c'est fort.

« Maître Javeau disait souvent dans la grange :

«—Il y a moitié trop de filles. Il n'en faudrait quasiment point.

« Mais tout le monde ne pense pas de même. Il y a des filles qui sont gentes et bien plaisantes à regarder.

« Depuis la naissance de Clairette, la maîtresse Marie n'eut plus de santé du tout. Le curé venait la voir : il y avait chez lui un fauteuil en bois très ancien ; on le porta à la malade, après y avoir mis des coussins de plume. Elle était mieux là-dessus que sur un banc de bois. C'est une vérité.

« La petite s'élevait pas mal ; jamais on ne l'entendait ni crier ni courir après le monde. Au contraire, elle était tout de suite apeurée quand on lui causait. Mais la mère aimait cette enfant-là mieux qu'on n'aime son argent.—Chez nous, on a de père en fils, les yeux noirs et pas vilains : Clairette en avait de quasiment bleus foncés ; d'où ça venait-il ? cette étrangeté ? Maîtresse Marie avait bien eu une grand-mère pareille.

« Je vous demande ce que ça peut y faire ?

« Le maître n'aimait pas ça. Un jour on l'entendit qui se disait à lui-même :

« Ca n'est pas d'ici !

« Mais dans la grange et dans le bourg on était content de voir cette petite : elle arrivait sans bruit, et comme on n'y faisait pas attention, elle disait tout doucement :

«—Je suis Clairette ! »

« Alors chacun l'amignonait. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle ressemblait à un portrait sur papier de la sainte Vierge que M. Blanc avait à la cure.

« A seize ans Clairette n'avait pas encore de force. On pensait que ça ne lui viendrait plus. L'enfant n'était pas grandiose, et toute mince. Quand je vous dis que ses deux pieds auraient tenu dans mes mains sans me gêner ! Pas moyen de moyenner pour les gros ouvrages. Elle soignait sa mère, filait, avait l'œil aux volailles, au linge, et puis voilà tout.

« Voyant donc ce train de choses, maître Javeau soupira. Un frère qu'il avait était mort. Le défunt n'avait qu'une fille et pas

de bien. Fallait donc la ramasser : une Javeau ne doit pas se louer.

« Voyez-vous un peu, à la foire aux valets le jour de Saint-Jean, la nièce du maître aux Grangeries, rangée à la file avec les autres, sur la gran'place, avec une coiffe blanche et un bouchon de paille au corsage ? Et chaque inconnu peut venir lui dire :

« Fais voir le creux de tes mains s'il n'y a pas du duvet au mitan, ou bien : « Montre tes dents, voir si elles sont solides.— Combien tu veux gagner ? »

« Et la grosse Pérance aurait dit : vingt écus deux paires de sabots en érable, une livre de savon cinq livres de laine, deux blanches et trois bureaudes... et ainsi de suite...

« Maître Javeau, un richard, aurait été humilié. Il dit donc à la grosse Pérance :

« Viens chez nous, tu travailleras à tout, tu seras nourrie et je te donnerai trois écus pour ta toilette et tes rubans.—Alors elle est arrivée et la voilà qui ne s'y prenait pas mal. La Pérance avait deux ans de plus que Clairette et c'était bien un autre brin de fille !

« A la bonne heure, disait le maître, celle-là a de la force, au moins ! tandis que les feignantes... » et il regardait sa pauvre femme et la petite.

« Pour de la force elle en avait autant qu'un gars, et même plus. Elle maniait la fourche comme la fourchette. Une botte de foin au bout du bras, un sac de grain sur l'épaule, ça ne lui pesait guère. Et si un gars voulait lui dire une parole de trop, il recevait une taloche soignée, n'importe où. Alors ça la faisait partir de rire.

« Jamais on n'avait ri comme ça chez maître Javeau. Ça le ra-jeunissait. Pérance riait en courant après les poules pour les mettre dehors ; ces bêtes, ça monte toujours sur la table pour se remplir le bec. Elle riait en frottant les grands landiers de cuivre, en décrochant l'immense poêle ; elle riait en faisant sauter l'ommelette à trois pieds en l'air ou bien en fourrant une bourrée entière au feu.

« Quand son oncle mangeait, assis à table, elle restait debout derrière, mangeant aussi. Chez nous, jamais une femme ne mange avec les hommes ; ça perdrait le respect, car, comme chacun sait, il n'y a pas là de ressemblance ni d'égalité. L'un a la force, la raison, le commandement, la connaissance de tout, l'autre doit se taire et tâcher de deviner la volonté du maître dans les plis de sa biau-de.

« Si l'oncle se tournait donc en disant seulement : donne-moi la miche, elle éclatait encore, ses grosses joues rouges paraissaient prêtes à crever de santé. Cette figure et cette musique lui plaisaient bien, au maître.

« Tout de même, la Pérance avait bon cœur ; elle avait soin de sa pauvre tante et protégeait Clairette. C'est triste d'être malade aux champs. On reste là sans remuer, sans savoir si ça finira.

« Cependant on savait que maître Javeau avait un pou de bien : les deux filles étaient grandes et très plaisantes quoi que dissimulables. Les gars commençaient à leur jeter des quarts d'œil au sortir de la messe. Pérance les mirait tous, écoutait leurs propos puis s'épalevaudait à rire.

« Clairette n'en écoutait aucun et ne les regardait seulement pas. Un tout de même lui plaisait intérieurement, mais elle n'était pas hardie, oh bien non ! on n'en a jamais vu une pareille pour ne rien dire de son sentiment et avoir peur incessamment. C'était la faute de son père qui avait comme une guigne contre elle. Quand par hasard, il lui parlait, elle tremblait comme une feuille de peuplé.

« Je dis donc que Raimbeau Jean lui paraissait un gars estimable et très faraud. Le fait est qu'il n'y avait pas deux comme lui dans la commune pour tenir en bon état ses quatre bœufs, Tartare et Doré, attelés à dia, Châtain et Buron à hue. Quand il empoignait le manchon de la charrue, le coudre fendait lentement la terre et le soc vous retournait des sillons droits et sans faute aucune.

— La suite au prochain numéro, —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

—Non.—J'ai été malade la nuit, il y a quinze jours, et je fermais ma porte à tout le monde... J'ai crié, en cette nuit atroce... mais heureusement la maison que j'habite est isolée... personne ne m'a entendue... Ah ! ce qu'il m'a fallu de courage... de forces !

—Et cet enfant, maintenant, où est-il ?

—Chez une tante qui m'aime et qui seule est la confidente de mon secret. Elle habite Châtillon. Il y a maintenant trois personnes à connaître l'existence de mon fils... vous, ma tante et M. de Lesguilly.

—Et il refuse de vous entendre, sans doute ?

—Il m'a fait chasser de son château !

—Le misérable ! Cependant, depuis que vous avez appris qu'il se proposait de se marier, n'avez-vous pas fait une dernière et suprême tentative auprès de lui ?

—Si. Il y a deux jours, pendant la chasse.

—Ah ! nous ne savions ce qui était arrivé, en effet. Son absence commençait à nous inquiéter, lorsque nous l'avons vu revenir à pied. Et il nous a raconté je ne sais plus quelle histoire pour nous expliquer...

—C'est moi qui ai tué son cheval, parce qu'il voulait partir sans m'écouter.

—Et que lui avez-vous dit ?

—Je l'ai supplié. Je lui ai demandé de me rendre, à moi, l'honneur, et de donner un nom à mon enfant.

—Vous voulez qu'il vous épouse ?

—Oui. Cela vous étonne, vous aussi, parce que je suis une fille de rien ; vous vous dites, sans doute, comme lui, que j'étais assez belle, assez plaisante... mais dès qu'il s'agit de porter le nom du marquis...

—Vous vous trompez, mon enfant, dit le maître de forges... j'estime, comme vous, que vous devez être sa femme... C'est le seul remède au mal que vous m'indiquez.

—Ah ! monsieur, que vous êtes bon de me parler ainsi, dit-elle, sanglotant. Si vous saviez, lui, avec quel mépris il m'a traitée... Moi, marquise de Lesguilly ?... Quelle demande !... N'était-ce pas drôle et gai ? Ah ! monsieur Révéron, je ne veux pas qu'il vous vienne, même une seconde, la pensée que j'ai pu concevoir un pareil rêve par ambition ! Il vous le dira, lui, Gaspard, il vous répétera ce que je lui ai promis...

—Quoi donc ?

—Afin de le laisser libre, je mourrai, quand il aura reconnu mon enfant... quand il l'aura légitimé par son mariage avec moi...

—Vous feriez cela ?

—Je le jure, par le bon Dieu qui lit en moi et qui doit me pardonner la faute que j'ai commise, à cause des atroces souffrances que j'ai endurées.

—Pauvre enfant !

—Vous me plaignez, monsieur Révéron !

—De toute mon âme !

—Cependant, j'ai dû vous affliger... Ce mariage vous plaisait peut-être... je viens ainsi renverser bien des projets. Votre fille aime M. de Lesguilly et son cœur sera brisé lorsqu'elle connaîtra—car vous pouvez tout lui dire sans me nommer à elle—la lâcheté de l'homme à qui elle a failli confier sa vie, en l'honneur et en la loyauté duquel elle avait confiance... Qui, je comprends tout ce que la rupture de ce mariage peut avoir de douloureux pour elle... Dites-lui bien que je n'ai aucune jalousie et que ne lui en veux pas... et que, si éloignée d'elle que je sois par la naissance et l'éducation, cependant je comprendrai quand même sa tristesse de femme... et je la plaindrai... et je prierai pour elle...

Le maître de forges rêvait.

Il prévoyait, en effet, un grand chagrain chez sa fille. Elle aimait Gaspard. Ce mariage, rêvé par elle depuis si longtemps et rompu tout à coup, est-ce que cela ne la rendrait pas malade ?... Comment supporterait-elle un pareil coup ? Comment faire, surtout, pour lui apprendre cette nouvelle ?

Albine se leva et s'inclina pour partir.

—Ma pauvre enfant, dit Révéron, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour convaincre M. de Lesguilly. Quant à marier ma fille avec lui, après ce que vous m'avez appris, vous ne vous êtes pas trompée en pensant que c'était une monstruosité à laquelle je ne consentirais pas. Certes, ma fille en pleurera—longtemps—mais qu'est-ce que ses larmes à côté des vôtres ? Cette rupture ne peut blesser son honneur... Et s'il y a quelque incertitude, au début, sur les motifs qui l'ont amenée, l'incertitude cessera dès que votre mariage avec le marquis sera publié... Je vous plains, ma pauvre enfant, et je vous remercie d'être venue... Suivez-moi, je vais vous conduire moi-même... Par où êtes-vous entrée tout à l'heure ?

—Je suis passée par l'avenue.

—On ne vous a pas vue des forges ?

—Non.

—Et le domestique qui vous a introduite chez moi vous connaît-il ?

—Je ne le pense pas. Du reste, j'étais voilée...

—Tout est bien. Vous vous en retournerez, cette fois, par le jardin, vous gagnerez la campagne où, si l'on vous rencontre, votre présence, à cette heure matinale, ne paraîtra pas extraordinaire. Puisque vous voulez que votre secret soit inviolablement gardé, ces précautions sont nécessaires, ne vous en étonnez donc point !...

—Vous êtes bon, monsieur, et je vous garderai une reconnaissance éternelle.

Révéron lui fit traverser la maison et l'accompagna jusqu'au fond du jardin.

Personne ne les avait vus sortir.

Il la regarda s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle disparût. Elle pleurait, en marchant, la tête basse. Et Révéron la vit à trois reprises porter son mouchoir à ses yeux, en se dérobant, pour ne pas être remarquée.

Puis, soucieux, il rentra.

Il sonna un domestique !

—Lorsque ma fille sera descendue, vous m'avertirez, et vous la prierez de venir dans mon cabinet.

Il voulut se remettre au travail, mais ne le put. De graves préoccupations assiégeaient son esprit. Il se disait qu'il avait eu raison, jadis, dans ses pressentiments, lorsqu'il essayait d'enlever à Mathilde cet amour qu'il devinait chez elle.

Ah ! s'il avait été énergique !

Mais le moyen de résister à son enfant, quand on la voit pâlir, s'étioler, quand on surprend ses larmes, quand d'un mot, on peut changer en joie toute cette grande tristesse ?

Une heure après, Mathilde était devant lui, souriante, heureuse, belle à ravir dans sa toilette du matin, faite d'un flot de dentelles.

—Vous avez à me parler, mon père ?

—Oui, Mathilde. Assieds-toi, mon enfant.

Il était si grave—son trouble était si visible—qu'elle s'en aperçut et en conçut une vague inquiétude.

En tremblant elle demanda ;

—De quoi s'agit-il ?

—De toi... de ton mariage... de ton bonheur...

Ce fut à son tour d'être troublée.

Tout n'avait-il pas été prévu, pour cette cérémonie?... Restait-il donc quelques mesures à prendre ? Son père avait une figure soucieuse. Que se passait-il ? Dieu ! Est-ce qu'il aurait appris que sa fille, qu'il croyait si chaste et si fière, a oublié, en un jour de folie, dans les bras de son fiancé, et chasteté, et dignité de femme, et respect d'elle-même ?

Est-ce qu'il saurait qu'elle a forfait à l'honneur?... Aurait-il deviné que le jour où l'on attacherait les fleurs nuptiales sur le front de sa fille, ce front se courberait sous la honte secrète d'un souvenir impur et rougirait de son hypocrisie ?

Elle se sentit défaillir, et prête à tomber aux genoux de Révéron, prête à tout dire, prête à demander grâce, elle murmura :

—Mon père !... Mon père !

—Écoute-moi, Mathilde, et sois courageuse !

Elle se redressa, l'œil brillant...Quoi donc...Pourquoi avait-elle besoin de courage ? C'était donc un malheur !

Le maître de forges reprit à voix basse :

—Pardonne-moi la douleur que je vais te causer. Dieu m'est témoin que j'eusse voulu te l'épargner, mais il importe que tu saches tout...

—Mon père, vous m'effrayez ; qu'allez-vous donc m'apprendre ?

Et la tête un peu penchée, les lèvres entr'ouvertes, oppressée, elle écoutait, appuyant fortement ses deux mains jointes sur sa poitrine.

—Il faut, dit Révéron, que tu oublies le marquis de Lesguilly.

—Mon père, que voulez-vous dire ?

—M. de Lesguilly est indigne de toi, tu ne peux l'épouser : le marquis est un lâche et un misérable.

—Je l'aime et vous l'insultez !

—C'est vrai, j'aurais dû commencer par te dire ce qu'il a fait. Prépare-toi à une grande souffrance, chère fille : M. de Lesguilly, dans la vie désouvrée qu'il menait, a commis des fautes... Il a aimé une autre femme.

—Une liaison sans conséquence... je sais que nous autres femmes, nous devons, en nous mariant, laisser tomber un voile sur la jeunesse de nos maris.

—J'ai cru, comme toi, que cela n'avait pas plus de gravité. Mais la jeune fille dont je te parle l'a aimé, l'aime encore... Elle ne lui a cédé que parce qu'il avait promis une réparation et enfin, elle est mère...

—Mère !...

—Tu vois, maintenant, que ce mariage que tu avais rêvé est impossible.

—Mon Dieu ! mon Dieu !

Et atterrée, demi-morte d'épouvante, Mathilde se laissa tomber dans un fauteuil...

C'est que cette situation était atrocement cruelle.

En une seconde elle vit avec horreur dans quelle honte, dans quelles angoisses elle roulait !

Son mariage avec Gaspard impossible, mais c'était sa perte à elle, son déshonneur comme à l'autre.

Et Révéron, qui ne se doutait de rien ! !

Révéron qui semblait redevenu calme, qui semblait avoir pris déjà son parti de ce qui arrivait, puisque cela donnait raison à ses préventions instinctives contre le marquis.

Elle oubliait tout, et son amour et sa jalousie, et ses rêveries de jeune fille, tout, pour ne se souvenir que de la catastrophe imminente : l'effondrement de son honneur.

Ainsi, puisqu'elle ne se mariait pas, on apprendrait sa faute ; voyez-vous les étonnements, les sourires narquois ? Entendez-vous les chuchotements ? Et le monde s'éloignait d'elle, la mettait au rang du filles perdues !

Supporter cela ? Ah ! non, la mort était plus douce !

Et son père, le pauvre homme, voilà qu'elle y pensait, maintenant !... lui, si noble et si bon, dont la vie pure n'avait été remplie que par des actes d'une probité rigide !... Avec quels soins, quelle sollicitude, quels raffinements d'affection inquiète et dévouée il avait élevé sa fille, depuis le jour où sa femme était morte... Il avait aimé Mathilde, pour ainsi dire, avec deux amours... En mourant, la mère lui avait légué sa tendresse !... Et il faudrait tout lui avouer, l'obliger à rougir, en voyant la rougeur de son enfant !... Quel supplice !...

Ses yeux restaient secs. La fièvre les brûlait. Elle ne pouvait pas pleurer.

Sa prostration était si grande que Révéron eut peur.

Il se pencha et voulut lui mettre un baiser sur le front en même temps qu'il lui prenait les mains et doucement l'attirait.

Mais elle recula avec brusquerie, effarouchée, se dégagea et sans bien savoir ce qu'elle disait, répondant plutôt aux tumultueuses pensées qui se pressaient en elle :

—Non, non ; non, dit-elle avec terreur.

—Ma chère enfant, ne te désole pas, je t'en supplie et surtout ne m'en veuille pas...

—Cette fille, êtes-vous sûr qu'elle ne vous a point trompé, qu'elle ne s'est pas jouée de vous ?

—J'en suis sûr... elle n'eût pas osé... il m'est facile de m'assurer de la vérité...

—Son nom ?

—J'ai prouvé que je ne le dirais pas. Tu la connais

si elle se marie avec le marquis, si non, j'ai juré de ne jamais révéler son dé-honneur.

—Et vous croyez que Gaspard l'épousera ?

—Je l'ignore, mais je l'y engagerai fortement.

—Vous !

—N'est-ce pas le devoir d'un honnête homme ?

—Vous ! répéta-t-elle haletante. C'est vous qui vous emploieriez à faire ce mariage ! Mais je ne veux pas, je ne veux pas ! Ah ! Dieu, si vous saviez... tout ce qui arrive là est horrible !

—Quoi donc ?

—Rien, dit-elle avec épouvante, hors d'elle-même, ayant été sur le point de laisser échapper son secret.

Et pour enlever à son père tout soupçon :

—Mais je l'aime, je l'aime... je mourrai si l'on me sépare éternellement de lui... mais j'oublierai tout, je lui pardonnerai tout... je prendrai soin, s'il le faut, de cet enfant, qui sera d'une étrangère... Gaspard n'aime plus cette fille... il ne l'a jamais aimée, sans doute... il n'aime que moi, je le sais... mon Dieu ! quel malheur !

Révéron, troublé, se taisait.

Quant à Mathilde, elle se débattait, impuissante, entre les impossibilités auxquelles elle se heurtait.

—Et puis, avez-vous songé, mon père, au grand scandale de cette rupture ? Supposez que cet autre mariage ne se fasse point. On voudra connaître pourquoi le mien a été rompu. Et, puisque vous êtes résolu à garder le secret à l'ancienne amante de M. de Lesguilly, on cherchera, mais on ne trouvera pas. Et, comme il faut bien que le monde invente, c'est à moi qu'il s'en prendra et c'est sur moi que tomberont les soupçons...

—Lesquels ?

—Que sais-je ? Dans ces ruptures, lorsqu'il y a un homme et une femme à déshonorer, ce n'est jamais l'homme que le monde choisit, c'est la femme !

—C'est vrai, murmura Révéron, accablé.

Et après un moment de silence :

—Pourtant, ma chère fille, le marquis cèdera peut-être à mes observations... peut-être donnera-t-il son nom à celle qu'il a déshonorée et reconnaîtra-t-il l'enfant dont il est le père...

—Ainsi vous allez user contre moi de l'influence que vous donnent sur lui la situation particulière où vous êtes... et la connaissance que vous avez de son secret... de telle sorte que si je ne me marie pas avec lui, c'est à vous que je le devrai ?...

Révéron répondit avec tristesse :

—J'aurais cru à plus de justice et à plus de fierté chez toi, mon enfant ! Élevée comme tu l'as été, par moi, dans les principes d'honneur rigide, tu ne devrais pas hésiter entre les deux partis qui te restent à prendre : mépriser cet homme ou l'aimer encore malgré sa lâcheté et son cynisme !

—Hélas ! fit Mathilde, fondant en larmes, pardonnez-moi, je suis folle ! Cet homme, je le reconnais, ne mérite que mon mépris... Mais j'ai peur du monde !...

—Pourquoi ? Tu as le droit de porter le front haut. Qu'est-ce donc qui pourrait te faire rougir ? Ne crains rien, aie confiance en moi. Notre attitude à tous les

—Hélas ! murmura de nouveau Mathilde.

Mais cette fois, craignant d'éveiller les soupçons chez son père, elle n'osa plus rien dire.

Que faire ? Elle ne savait.

Elle demanda seulement :

—Vous allez vous rendre à Lesguilly ?

—A l'instant. J'ai besoin de voir le marquis, il faut que j'aie avec lui une explication.

—Et que déciderez-vous s'il refuse de se marier avec cette fille dont vous me parlez ?

—Ma décision est prise, chère Mathilde. A présent je refuse mon consentement à ton mariage, tu ne seras jamais la femme du marquis !

—Jamais ?

Et, Mathilde, aux pieds de son père, échevelée, pâle comme une morte :

—Mon père, mon père ! disait-elle, suppliante... Je vous en supplie, mon père !

Révéron passa la main sur son front où brusquement venaient d'apparaître de grosses gouttes de sueur.

—On dirait que ce n'est plus pour lui que tu me supplies, à présent, mais pour toi !

Mathilde ne répondit rien ; elle venait de rouler sur le parquet, évanouie.

Révéron la contempla longuement, sans songer d'abord à la secourir, tant sa préoccupation était profonde !

Puis, il appela la femme de chambre de la jeune fille, qui donna à celle-ci les premiers soins.

Il n'entendit pas qu'elle eût repris connaissance, fit seller son cheval et partit pour Lesguilly.

Vingt minutes de galop et Révéron était arrivé.

Le marquis se levait.

Quand on lui annonça le maître de forges, il tressaillit et ne put s'empêcher de songer à la paysanne :

—Tiens, tiens, se dit-il, elle a perdu patience, est-ce que déjà ?...

Et il alla au salon, où attendait le père de Mathilde, auquel il tendit la main, en disant :

—De si bonne heure, par un froid pareil...

Révéron fit semblant de ne pas voir la main du jeune homme et se contenta de le saluer froidement.

—C'est que j'ai des choses graves à vous dire...

—Je vous écoute... mais rassurez moi tout de suite, j'espère qu'il ne s'agit pas de Mathilde et que sa santé...

—Il s'agit d'elle, au contraire...

—Alors, parlez vite, vous m'inquiétez...

—J'ai vu, ce matin, Albine Mirande...

—Ah ! ah !

—Et elle m'a tout raconté...

—Tant mieux, un peu plus tôt, un peu plus tard...

—Que comptez-vous faire ?

—Mais votre question me surprend... vous le savez aussi bien que moi, puisque mon mariage avec votre charmante fille est chose convenue et arrêtée...

—Ce mariage est impossible... il n'aura pas lieu...

—Pourquoi ? serait-ce cette sotte histoire qu'Albine Mirande vous a racontée ?

—Oui.

—Eh bien, laissez-moi vous dire que vous n'êtes guère

de votre temps, mon cher monsieur Révéron. Ah ça ! d'où venez-vous ?... Albine Mirande a été ma dupe, je ne le nie pas... Ce qui serait inutile attendu qu'Albine le prouverait, au besoin... Mais, m'en faire un crime, c'est d'un autre âge.

—Je suis fâché de ne point partager vos opinions, monsieur, mais croyez bien que je ne suis pas accessible à vos railleries, épargnez-les-moi donc, et si vous le voulez bien, brisons là !

—Ainsi, c'est une décision irrévocable...

—Irrévocable, vous avez dit, monsieur.

—Je voudrais, cependant, vous adresser encore une question... avant notre rupture...

—J'y répondrai, monsieur, car cette rupture sera définitive et nous n'aurons jamais plus l'occasion de nous revoir...

—J'en aurais mille regrets, assurément, si une rupture entre nous était possible...

—Que voulez-vous dire ? fit Révéron. l'œil étincelant, le visage crispé, —ses soupçons revenus...

Le marquis ne répondit pas directement.

—Puis-je savoir si Mathilde connaît la révélation qui vous a été faite ?

—Elle la connaît ; seulement je ne lui ai pas dit le nom d'Albine Mirande, sur la prière de cette malheureuse qui veut que son déshonneur reste inconnu... Elle n'ignore que cela !...

—Et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai... Si vous revoyez Albine, rassurez-la... Je voulais vous demander encore... est-ce de votre propre mouvement que vous êtes venu me trouver, ce matin ?

—Qu'entendez-vous par là ?

—J'entends que je désirerais savoir si Mathilde connaît votre visite ?

—Elle la connaît !...

Le marquis ne réprima pas un geste de surprise.

—C'est elle peut-être qui vous l'a conseillée ?

—Non.

—Mais enfin, elle l'approuve ?...

—Je ne mentirai pas... En ce moment, peut-être, Mathilde est fort malade..... Elle est désespérée, elle vous aimait beaucoup..... Après vous avoir tant aimé, voilà maintenant qu'elle est obligée de vous mépriser.... le coup a été rude.... mais elle oubliera....

Gaspard caressa sa moustache, puis, tout à coup...

—Elle n'aura pas besoin d'oublier, veuillez lui ^{dit, à} _{partir} de notre entretien. Dites-lui que je l'aime plus que jamais..... qu'une rupture ne peut venir de moi..... elle le sait..... Dites-lui enfin que je ne croirai à cette rupture que lorsque je l'aurai vue, qu'elle m'aura dit elle-même qu'elle me méprise, ou qu'elle me l'aura écrit... Jusque-là, mon cher beau-père, je considère que rien n'est changé dans nos relations...

Révéron, blême, se sentait envahi par une colère terrible.... Un flot de paroles lui montait aux lèvres, mais il n'osait, parce qu'il craignait d'apprendre un effroyable malheur...

Et le marquis, très calme :

—Ne vous fâchez pas, Révéron, reprenez votre sang-froid... Si vous m'insultiez, vous seriez forcé de me faire des excuses !...

—Monsieur ! !...

—Je ne plaisante pas. Interrogez votre fille. Je la fais juge. Qu'elle prononce entre nous ! C'est d'elle que j'attends la rupture. En l'attendant, je me considérerai toujours comme votre gendre.

Et, un sourire sur les lèvres :

—Adieu, cher beau-père !...

VI

Mathilde était au lit, malade et fiévreuse, quand Révéron revint à la forge.

Il entra soucieux dans la chambre de la jeune fille et fit signe à une domestique, qui s'empressait autour de Mathilde, de sortir.

Après quoi, il ferma la porte.

Mathilde, silencieuse, le regardait, n'osant pas l'interroger sur la visite qu'il avait faite au marquis, dans la crainte d'apprendre que celui-ci avait dit à son père toute la vérité.

Le maître de forges, sans prononcer un mot, vint s'asseoir auprès du lit.

Et, tout à coup, après l'avoir examinée longuement, sans pitié pour son embarras et sa rougeur, il murmura à voix basse :

—Je vais te répéter textuellement ce que M. de Leaguilly m'a répondu quand je lui eus appris qu'il ne devait plus songer à ta main : " Je ne croirai à une rupture que lorsque Mathilde m'aura dit elle-même qu'elle me méprise ou qu'elle me l'aura écrit. Interrogez votre fille. Je la fais juge. Qu'elle prononce entre nous ! " Tu m'as entendu ?

—Oui, mon père.

—Et puisque c'est ton arrêt que le marquis attend, il ne faut pas qu'il puisse croire que tu as été capable d'hésiter...

—Je n'hésite pas, fit-elle mourante.

Le visage de Révéron s'éclaira. Une seconde, ses yeux brillèrent d'une ineffable joie. C'est qu'il avait douté, tout à l'heure, c'est qu'un odieux, un atroce soupçon s'était glissé en son esprit !... La réponse de Mathilde, —dont il ne comprit point le cruel sous-entendu,—dissipait son angoisse.

Il alla vers un petit bureau qui servait à la jeune fille, prit un buvard, du papier, une plume et de l'encre et installa le tout sur le lit.

—Que faites-vous donc, mon père ?

—Comme je ne veux pas me retrouver en présence de ce joli monsieur, et comme je ne veux pas, non plus, que tu le revoies, tu vas lui écrire, afin qu'il ne soit plus question de lui... Là, voilà ce qu'il faut... Soulève-toi un peu... et ne te déssole pas tant que cela, que diable... Tu ne vas pas te rendre malade, je suppose ?... Il en vaut la peine, ma foi !... Je te retrouverai un mari, moi, je t'en retrouverai un qui sera digne de toi, en l'honneur duquel tu pourras avoir confiance et qui ne t'apportera pas, comme ce marquis, une famille toute prête sous les dentelles de ta corbeille de noces... Ah ! ah ! ah !

Et il se mit à rire, le pauvre homme, ragaillard, voulant faire sourire sa fille.

Mais elle, ne bougeait pas.

Ses lèvres étaient crispées... ses yeux, fixes... et la paupière ne s'abaissant pas... cela la faisait, avec sa pâleur terreuse, ressembler à une morte...

Révéron lui mit la plume entre les doigts.

—Un peu de courage, mademoiselle, s'il vous plaît, disait-il, plaisantant toujours.

Elle fit un effort, s'assit dans son lit, prit la plume et passa la main sur son front, où tombaient des mèches de cheveux que mouillait une sueur froide.

—Que lui dire? murmura-t-elle.

—Oh! je vais t'aider... du reste, tu n'as pas besoin de lui écrire long. Je dicte. Es-tu prête?

—Oui!...

—Monsieur de Lesguilly, puisque vous avez exprimé l'étrange désir d'être congédié par moi, je me hâte de vous apprendre que je partage entièrement l'opinion de mon père. Je rougis de vous avoir aimé. Il ne peut plus rien y avoir de commun entre vous et moi."

—Tu as écrit?

—J'ai écrit!

—Maintenant, signe.... Bien!... Mais comme je ne veux pas qu'un jour il se serve de cette lettre pour te nuire, ajoute, en *post-scriptum*, ce que je vais te dire... Tu y es?..

—Dictiez!

—Cette lettre est écrite en présence de mon père, qui m'approuve."

—C'est tout. Donne, je vais cacheter... Dans une heure il recevra cette missive et tout sera dit... Et demain, pour te distraire, ma pauvre chère fille, nous irons où tu voudras... nous partirons pour l'Italie, pour la Russie, pour le Groënland, si tu le désires... Donne que je plie la lettre....

Elle tendit le papier.

Sa main tremblait si violemment que la feuille, couverte d'une écriture hachée, bouleversée pour ainsi dire, en était tout agitée.

Révéron soupira. Il avait beau paraître gai, il voyait que sa fille souffrait cruellement et il en souffrait lui-même.

Il demanda, souriant toujours, pourtant:

—Je n'ai pas besoin de relire; je suppose que tu ne t'es pas trompée?

Alors Mathilde, haletante, terrifiée:

—Au contraire, relisez, mon père, il le faut.

Et elle retomba inanimée dans son lit.

Et Révéron, les yeux sur la lettre, laissa échapper une sourde exclamation.

Au lieu de ce qu'avait dicté son père, voici ce que Mathilde avait écrit:

"Gaspard, mon père m'a tout dit! Je voudrais te haïr et te mépriser, je ne le peux! Je voudrais me séparer de toi et ne jamais te revoir; je n'en ai pas le courage, parce que je t'aime malgré tout.... et je n'en ai pas le droit... tu le sais, parce que seul notre mariage peut me rendre l'honneur!"

Et elle avait signé: "Mathilde Révéron."

Et le *post-scriptum* aussi, disait,—mais cette fois, c'étaient les paroles de Révéron:

"Cette lettre est écrite en présence de mon père, qui m'approuve."

Le maître de forges lut trois fois, parce qu'il n'osait pas comprendre, puis:

—Ah! misérable! misérable! misérable!!

Et il fit deux pas vers le lit de Mathilde, les poings crispés, levés au-dessus de sa tête, comme s'il eût voulu la tuer.

Et certes, il y aurait eu, à ce moment, une scène pénible, si Mathilde debout, avait bravé son père.

Mais s'attaquer à ce corps inanimé, était-il possible?...

Et Révéron, s'affaissant, accablé, dans un fauteuil:

—Ah! mes soupçons! mes soupçons! Voilà d'où venait la hautaine ironie de cet homme, ce qui lui donnait la certitude que son mariage ne pouvait être rompu! Mais comment croire à tant de honte, à une pareille souillure? Ma fille! ma fille! que j'ai tant aimée! que j'ai élevée si chastement! Est-ce possible? Et moi qui ne voyais rien, qui ne me doutais de rien! ah! malheureuse! malheureuse!

Et il songea, la tête entre les mains.

Dans son lit, Mathilde revenait à elle, tournait les yeux vers son père et voyant sa désolation, ne trouvait pas une larme.

Et cette scène dura longtemps. Scène lugubre, où chacun des deux êtres se vivait, lisait distinctement les pensées, le désespoir dans le cœur de l'autre.

Quand Révéron se releva, lui aussi avait les yeux secs.

Elle eut à peine le courage de dire:

—Pardon, mon père, pardon!

Il ne répondit pas.

Il avait laissé tomber la lettre écrite par Mathilde; il la ramassa, la garda un instant comme s'il se demandait une dernière fois s'il fallait l'envoyer.

Et voilà qu'il pensait maintenant à Albine Mirande, la paysane, la rivale de Mathilde.

Voilà qu'il pensait à ce qu'il lui avait promis!

Il avait promis de plaider sa cause auprès de Gaspard, et d'obtenir réparation!

C'était bien d'Albine qui s'agissait!!

Il s'agissait de sa fille menacée, comme l'autre, du déshonneur... de sa fille, qu'il fallait sauver à tout prix.

Certes, ce Gaspard était un misérable!

Mais de lui seul dépendait le salut...

Mathilde, anxieuse, suivait de son lit les cruelles pensées qui se livraient dans l'âme de son père.

Et elle ne respira que lorsqu'elle le vit, se baissant lentement, ramasser la lettre, la plier, la mettre sous l'enveloppe, écrire l'adresse—d'une main agitée par des soubresauts nerveux,—et après avoir sonné, le tendre à un domestique.

—Portez cela, tout de suite, au marquis de Lesguilly.

Le domestique était sorti quand le maître de forges le rappela.

—Attendez! J'ai autre chose à vous remettre.

Il s'assit au bureau et griffonna deux mots:

"Monsieur, je vous serai fort obligé de ne pas essayer de nous revoir avant votre mariage qui aura lieu au jour fixé précédemment."

Rien de plus. Il cacheta. Le domestique sortit.

— La suite au prochain numéro. —

LES SAISONS

Transformant les horizons
Où les nuages s'amoncent,
D'un pas léger les Saisons
Passent.

L'Hiver frileux et subtil,
Parmi son pâle cortège,
Est blanc comme un lys, quand il
Neige.

Le Printemps dans les palais
Sous ses fleurs cache des marbres,
Et pose des nids dans les
Arbres.

Sous les grands ciels triomphants,
L'Été, plein d'apothéoses,
Dore les fronts des enfants
Roses;

Et le rouge Automne, cher
Au vengeur, nous enseigne
Par son raisin, dont la chair
Saigne.

THIBODEAU DE BANVILLE.

HYGIENE PRATIQUE

Fèvre typhoïde.

Voici contre cette maladie un remède du docteur Guillaume, ancien médecin principal de la marine : " Donner deux ou trois cuillerées à bouche de fort café noir, toutes les deux heures ; alterner avec deux ou trois grandes cuillerées de vin de Bordeaux.

Faire prendre, dans la journée, de la limonade Rogé [par demi-verre,] pour maintenir la liberté dans l'intestin. Administrer matin et soir, à 6 heures de 20 à 50 grammes de sulfate de quinine. Il est bien entendu que les doses doivent être proportionnées à l'âge des sujets.

Suivant l'auteur, le café est l'agent le plus important, les autres ne sont que des auxiliaires.

RECETTE FAMILIERE

Anisette de Bordeaux.

Nous indiquons ici un moyen aussi simple que rapide pour obtenir cette excellente liqueur de table, ce bon cordial appelé " Anisette de Bordeaux." Dans 200 grammes d'alcool bon goût, à 60 degrés, vous ajoutez un sirop fait de 200 grammes de sucre, fondu dans 200 grammes d'eau, que vous aromatisez avec trois gouttes d'essence d'anis.

Vous agitez pour bien mêler, et vous avez ainsi une excellente et très saine liqueur.

LE PARFAIT CORDON BLEU

Consommé.

Ce qu'on appelle consommé n'est autre chose que du bouillon, très fort, de sorte qu'en faisant simplement réduire sur le feu du bouillon ordinaire, on obtient de véritable consommé. Mais, dans les grandes cuisines, on le prépare autrement ; en voici la recette :

Mettre dans une marmite un morceau de bœuf dit gîte à la noix, une poule, un jarret de veau ; mouillez le tout avec du bouillon dans la proportion de deux pintes de bouillon pour une livre de viande, et faites bouillir le tout pendant quatre à cinq heures, vous obtiendrez ainsi d'excellents consommés dont vous pourrez vous servir avantageusement dans plusieurs circonstances.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No. 8.—ENIGME.

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractère,
Il n'est rien que je ne tolère ;
Mais je suis méchant quand je bois.

Nous donnerons la réponse de ce problème dans le n° 6, et nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé une solution juste. Les solutions doivent nous parvenir, au plus tard, le deuxième mardi qui suit chaque publication.

Adresser les solutions et les problèmes au bureau du JOURNAL DES FAMILLES, 8 rue Bonsecours, Montréal.

Solution du problème proposé dans le n° 2 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 6.—ENIGME. Le mot est : CIEMIN.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Disséqué vivant.

Une Anglaise avait pour mari l'ivrogne le plus complet de son quartier. Ni conseils ni supplications ne pouvaient l'amener non pas à l'abandon complet du gin et du porto, mais même à n'en user qu'avec un peu moins d'emportement.

De guerre lasse, l'épouse trop souvent délaissée pour Bacchus, s'adressa à un veilleur de nuit et, moyennant salaire, le fit entrer dans ses vues.

Un soir donc que son mari rentrait ivre comme toute une armée de Polonais, le veilleur fut prévenu, et prenant l'ivrogne sur un brancard, le fit porter à la salle de dissection de l'hôpital voisin, où on l'étendit sur une table de marbre.

Bientôt l'ivrogne revint à lui et, le froid de la pierre aidant, il se réveilla, se dressa sur un coude, regarda autour de lui, et apercevant, enfin, un homme auprès d'un poêle et fumant :

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Dans l'amphithéâtre de l'hôpital.

— Et comment suis-je ici ?

— On vous y a apporté.

— Pourquoi ?

— Vous êtes tombé ivre-mort dans la rue.

— Et après ?

— Après, le docteur Taylor vous a réclamé, comme c'était d'ailleurs son tour d'avoir un corps, et il va vous disséquer.

— Disséquer ?...

— Oui.

— Mais, je veux m'en aller...

— Impossible, votre femme vous a vendu à l'hôpital ; vous êtes sous ma garde, je ne peux pas vous laisser partir, et si je le faisais, je perdrais ma place. On vous a vendu comme mort, l'acte est en forme, vous êtes mort, ce n'est pas la faute des docteurs s'il y a eu erreur. Vous leur appartenez, ils vont vous disséquer mort ou vif.

— Est-ce bien vrai, tout ce que vous me dites-là ?

— C'est l'expression de la pure vérité.

— Diable ! diable ! fit l'ivrogne en se frottant les yeux.

Puis, ayant réfléchi, il sembla prendre son parti...

— Dis donc, l'ami, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de boire un coup avant l'arrivée du docteur ?...

LISTE DE NOS AGENTS

- A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
- Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Eglise.
- Lévis : MM. MERCIER & CIE.
- Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
- Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
- Hull : M. JOSEPH CHARRETTE.
- Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
- Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.
- Saint-Roch de l'Achigan : M. JOS. DESLONGCHAMPS.

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnerons une commission de 25 pour cent.

Album Musical du Journal des Familles

CHARMANTE GABRIELLE

PAROLES ATTRIBUÉES À HENRI IV. MUSIQUE DE DU LAURROY.

Andante

Char - man - te Ga - bri -
el - le, Per - cé de mil - le dards, Quand la gloi -
ro m'ap - pel - le à la sui - te de Mars.
Cru - el - le dé - par - ti - e ! Mal - heu - reux jour !
Quo ne suis - je sans vi - e, Ou sans a - - - - - mour !

L'amour, sans nulle peine,
N'a j'ai vos doux regards,
Con me un grand capitain
Mis sous ses étendards.

Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au de la de l'Ebre
L'Espagne me craindrait.

Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner,
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.

Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.

Cruelle départie,
Malheureux jour,
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour !

Bel astre que je quitte ;
Ah ! cruel souvenir !
Ma douleur s'en irrite ;
Vous revoir ou mourir.

Cruelle départie,
Malheureux jour,
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :

Cruelle départie,
Malheureux jour,
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour !